vailler à la formation d'une mentalité nationale, d'autre part, de ne pas perdre de vue la nécessité d'une éducation utilitaire. Enfin, ils font observer que le besoin de se tenir en liaison étroite avec les autres pays slaves, l'existence de plusieurs langues de minorités ethniques, la nécessité de connaître les grandes langues occidentales, obligent à donner à l'étude des langues vivantes une place prépondérante qui exclut la possibilité d'études latines.

Telles sont les considérations qui ont inspiré un projet de réforme publié par le ministère de l'Instruction publique dans son *Bulletin officiel* d'avril 1923, projet qui supprime le latin du premier cycle, et dont l'idée maîtresse est de préparer une fusion de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire supérieur, de façon que les enfants du peuple puissent s'élever sans solution de continuité de l'école primaire jusqu'à l'Université. Ce projet, il est vrai, n'a pas été réalisé, à cause de la vive opposition qu'il a suscitée, et le Comité nommé par le ministère pour préparer un nouveau projet de réforme demande qu'on établisse dans les villes importantes un type extraordinaire de gymnase classique avec six années de latin, mais ce Comité lui-même accepte la suppression du latin dans le premier cycle du type normal. Victime de considérations politiques, ethniques, sociales, dans un pays où il n'est pas soutenu par une tradition directe, le latin ne va-t-il pas cesser à bref délai d'être objet d'enseignement pour ne survivre que comme objet de science?

J. MAROUZEAU.

III

LATIN DE LATINISTES ET LATIN DE ROMANISTES

PAR J. BEZARD

Professeur au lycée Hoche.

Les *Anciens* et les *Modernes*, lorsqu'ils parlent du latin, le conçoivent généralement sous la forme qu'il a gardée dans notre enseignement officiel et que n'ont guère modifiée les récentes réformes. C'est une grande erreur. Le latin survivra sans doute aux attaques de ses adversaires; il survivra même, tant il est vivace,

aux efforts de ses partisans ; mais ce ne sera pas de la manière que se figurent les uns et les autres. Entre leurs solutions intransigeantes, artificielles, imposées *a priori*, la nature saura suggérer aux savants sans parti pris, qui s'appuient sur l'expérience, une méthode générale d'éducation où le latin jouera le rôle restreint, mais indispensable, que l'avenir lui réserve encore.

Nous avions un instant espéré, l'an dernier, que la réforme de 1923, se bornant à organiser la classe de *sixième*, sans rien préjuger des suivantes, permettrait de définir sur le terrain, par l'expérience, cette éducation nouvelle. Les auteurs de cette réforme ont préféré s'en tenir aux procédés habituels et tracer, *a priori*, un vaste plan d'ensemble qui exclut toute application de la méthode expérimentale. Nous sommes donc réduits à remplacer, nous aussi (bien à regret), les actes par des paroles, et à chercher ce que pourrait être une *Introduction latine à l'étude des langues modernes*, d'où sortirait peu à peu, par une naturelle croissance, tout notre enseignement secondaire.

*
* *

Elle nous doterait d'abord du bon latin, du vrai latin, du *latin des latinistes*.

De ce latin-là, tel qu'il peut être ressuscité par la science, l'éloge n'est plus à faire. On en eût même volontiers épargné l'apologie aux orateurs qui se battirent, dans le vide, avec les *Modernes*, sans que ceux-ci, d'ailleurs, les ramenassent à l'objet véritable de la discussion. Il est évident que les élèves capables d'apprendre à fond le latin classique y trouvent une éducation excellente, incomparable, qui les dispense de beaucoup d'autres ; mais le malheur veut que ce latin ne fleurisse encore nulle part, parce qu'il est mal enseigné à une trop vaste clientèle, parce que ni les aptitudes des victimes qu'on y condamne en bloc, indistinctement, ni les procédés qu'impose une tradition périmée ne nous donnent beaucoup d'espoir de le voir se constituer dans les conditions présentes. Il faudrait, d'abord, lui recruter une clientèle de disciples bien choisis, soit par une sélection patiemment opérée au cours de la sixième[1], soit par une mesure radicale reculant l'âge

1. C'est la solution que nous avons recommandée l'an dernier dans notre brochure : *la Sélection par le latin*, et qui garde nos préférences : 1° parce qu'elle partirait du régime actuel, en évitant de faire un saut dans l'inconnu ; 2° parce

du latin pour le réserver à un petit nombre de spécialistes déjà mûrs. Il faudrait se rendre compte que la masse des élèves n'a ni le temps ni le moyen (fût-ce par de meilleures méthodes) de traduire les auteurs de la latinité classique, que l'art de la traduction, appliqué à Cicéron, à Virgile ou à Tacite, exige des qualités toutes particulières, et que ni la science ni le goût nécessaires pour y réussir ne sont le fait du plus grand nombre. La question qui se pose est de savoir, non pas tant si cet exercice admirable présente quelque utilité, mais comment on peut démêler les tempéraments capables d'en recueillir les bienfaits. Il faudrait, tout simplement, concevoir la classe de sixième comme un long examen d'entrée, et chercher une méthode d'enseignement élémentaire assez souple pour servir de critérium provisoire.

Nous croyons qu'il serait aisé de découvrir cette méthode, si l'on faisait appel (dans une mesure que déterminerait l'expérience) aux enseignements de la science qui s'appelle la *Linguistique*[1]. Un enseignement vivifié par elle ne dispenserait pas de l'acquisition des formes (déclinaison, verbe *sum* et les cinq verbes actifs au cours des trois premiers mois) ni de la lecture de textes faciles, contrôlée par des thèmes non moins débonnaires, qui doivent servir de support aux observations sur la langue. La méthode conduirait même à présenter les formes en tableaux, facilement assimilables par la comparaison, et à remplacer les exercices arides sur des phrases dénuées de tout intérêt par un choix de textes suivis, poétiques, faisant appel au sentiment non moins qu'à l'imagination[2]. — Mais ces tableaux et ces textes, au lieu de demeurer le « tout » de l'enseignement grammatical, ne seraient

qu'elle l'utiliserait, tout en le détruisant, et permettrait à l'avenir de se dégager du passé, sans rompre avec la tradition. — Les témoignages nombreux, précis, consignés au chapitre III et à l'*Appendice* prouvent que familles et professeurs ne demandent qu'à essayer. Mais quel Grand Maître osera faire pénétrer enfin dans notre enseignement secondaire l'esprit et les procédés de la méthode expérimentale ?

1. Voir *Revue des Études latines,* décembre 1923 et janvier-mars 1924, les articles de MM. Marouzeau, Fr. Muller Jzn et Mario Barone, sous le titre : *la Linguistique et l'enseignement du latin.* Lire également : Marouzeau, *le Latin.* Dix causeries. Didier, 1923.

2. C'est dans cette pensée que nous avons eu recours, personnellement, aux textes de la Vulgate, malgré les objections qu'ils devaient soulever. On nous assure que Plaute ou même Cicéron auraient pu nous satisfaire... Peut-être. Mais les enfants ne goûteront-ils pas davantage la noble simplicité des mœurs patriarcales, le prestige du Décalogue, la poésie de David et la grâce de Rébecca ?

plus qu'un moyen de constituer dans des *cahiers* de *vocabulaire* et de *syntaxe*, par des notes quotidiennement recueillies, classées, récitées, un premier trésor de mots, d'idiotismes et de tournures propres à faire comprendre le génie intime de la langue. L'étude du langage en lui-même prend le pas, dans ces conditions, sur la soi-disant « gymnastique » imposée par la routine. Plus de versions à domicile, plus de thèmes faits à coups de lexique, avant que la mémoire enrichie, cultivée, soit en état de faciliter l'effort de la réflexion. Versions et thèmes quotidiens seront exécutés en classe, oralement, et reproduits ensuite par écrit; seule, la composition hebdomadaire, calquée sur les exercices des semaines précédentes, permettra de voir si l'élève se rapproche par ses propres forces du « zéro faute » idéal. En revanche, des leçons, beaucoup de leçons, rabâchées à domicile et sévèrement contrôlées : récitation des tableaux, récitation des cahiers divisés en tranches[1]..., voilà le travail essentiel, celui qui fixe dans la mémoire, non pas les textes bruts et non digérés, mais les éléments de la langue extraits des versions et des thèmes par une méthode qui en assure la parfaite assimilation.

Nous pouvons assurer, après expérience, que les meilleurs élèves arrivent en quelques mois, par ce système, à une correction à peu près parfaite dans les compositions hebdomadaires, et qu'ils sont en état d'expliquer dès ce moment (non sans les dépouiller d'environ 2,000 mots et 500 expressions), le vieux *De Viris* de nos pères. La lecture est rapide et sûre, l'expression française glisse sans effort sur l'expression latine bien décomposée, elle devient pour ces jeunes « as » (divisés comme au temps jadis en Romains et Carthaginois) un sport des plus amusants : le record est de six à huit minutes par chapitre, suivant la longueur et la difficulté... Le jour où nous les délivrerons, ces élus, ces élèves doués, de tous les traînards qui les retardent, ils aborderont avec la même aisance *César*, puis le *Narrationes* en cinquième, pour achever en quatre ans[2] d'excellentes études. Le vigoureux lancement des quatre

1. Le cahier de vocabulaire groupe naturellement les *mots* par familles et insiste sur la *filiation des sens*. Le groupement par idées (le corps, la maison, la nourriture, etc.) serait absolument contraire au but que nous nous proposions lorsque, dès 1914, nous recommandions l'usage de ce cahier méthodique de mots et d'expressions. Le groupement étymologique est le seul qui prépare à la linguistique. Il a, en outre, l'avantage d'aider beaucoup la mémoire.

2. Quatre ans, et pas davantage, sinon pour de rares spécialistes. En *seconde* et

premiers mois décidera du cyle entier jusqu'au prébaccalauréat, aussi sûrement que la mollesse actuelle en compromet le sort dès les premières semaines. Car, de ces élèves-là plus encore que des autres, on peut redire le mot d'Horace : *Dimidium facti qui coepit habet.* C'est pitié de les voir aujourd'hui, quand ils sont devenus pleinement maîtres de la morphologie, piétiner, s'impatienter et finalement se dégoûter, parce que nous les obligeons à attendre les tardigrades. Au lieu qu'ils seraient prêts, dès lors, tout en continuant à apprendre les éléments du langage, à faire des progrès rapides dans la traduction des auteurs classiques.

Tel serait, demain, si l'on voulait tenter cette simple expérience, l'organisation rationnelle du *latin des latinistes.*

*
* *

Elle permettrait en même temps de créer, à la fin de ce premier trimestre, un latin diminué, ralenti, adapté, non plus à la minorité des « as », mais à la masse des moyens, que l'on pourrait appeler le *latin des romanistes.*

Ces « Moyens » ont suivi avec les « Premiers » et comme les « Premiers » la série des exercices élémentaires; ils ont constitué, récité les mêmes cahiers; mais ils sont loin d'en être maîtres comme les autres, ils ont besoin de ralentir et d'alléger leur travail en limitant leurs ambitions.

Ils renonceraient, en principe, à l'espoir (ou à la crainte!) de traduire quelque jour Virgile ou Cicéron. Ils s'appliqueraient, naturellement, à rendre de leur mieux par des gallicismes les expressions très latines des livres élémentaires, mais la traduction cesserait d'être le but principal de leur travail. Ils se borneraient donc, comme l'a proposé M. Clédat[1], soit à l'*Epitome* suivi du *De Viris*, soit à l'ouvrage plus moderne qui les remplacera peut-être, s'il se trouve de par le monde un humaniste alliant la science du philologue à l'art du professeur. Ils y consacreraient deux ans, pas davantage, à raison de trois heures par semaine. Le reste du temps serait consacré à un cours gradué de linguistique. Les ca-

en *première*, humanités modernes, littératures comparées : voilà ce qui convient à nos grands élèves, l'éducation ne devant plus être dès lors qu'un enseignement d'idées.

1. *Revue universitaire*, octobre 1919.

hiers de vocabulaire et de grammaire seraient continués, dans cette section comme dans l'autre, de manière à contenir, au bout de la seconde année, les mots, expressions et tournures que les « as » ont recueillis dès la fin de la première. Mais on y ajouterait, dès le second trimestre, une série d'observations se rattachant aux trois parties du cours de linguistique.

1° *La prononciation réformée.*

Il est incroyable de voir avec quelle lenteur, quelles hésitations nous sommes arrivés à reconnaître qu'elle est la seule rationnelle. Dès que l'élève énonce *rŏsă* ou *dŏmĭnus*, *mŏnērĕ* ou *lĕgĕrĕ*, *lĕvis* ou *lēvis*, il est indispensable, non seulement qu'il prononce les consonnes dures ou sifflantes et détache les nasales, mais qu'il fasse sentir à la fois l'accent et la quantité. Rien n'est plus facile à ce moment-là ; tel le mot a été entendu pour la première fois, tel il demeure dans l'oreille : l'enfant n'a même pas l'idée qu'il puisse rendre un autre son. Un des motifs — ou des prétextes — qui ont retardé cette urgente réforme est que, si la *quantité* aide à bien placer l'accent, l'*accent d'intensité*, en revanche, tend à détruire la quantité. Il l'a détruite dans l'histoire ; il fut le principal agent de la transformation du latin en roman. La distinction entre les deux genres de latin supprimerait cet inconvénient. Les *latinistes*, après avoir appris l'accent dans le premier trimestre, s'attacheraient surtout, par la suite, à retenir la quantité. Les *romanistes*, au contraire, qui cherchent toujours à voir le mot français, italien, espagnol dans le mot latin, et qui ne liront jamais Virgile[1], ne se préoccuperont de la quantité que dans la mesure où elle détermine la place de l'accent. L'accent, à leurs yeux, sera l'âme du mot, qui donnera la vie au latin des romanistes.

2° *La phonétique ou l'évolution des sons.*

Nous avons entendu certains romanistes déclarer que leur science ne pouvait trouver sa place dans l'enseignement secondaire. De fait, la triste tentative qu'on a faite après 1880, lors-

1. Il est à peine utile de faire remarquer que, si le goût du *vrai latin* leur vient un peu plus tard, ils pourront toujours, en repassant dans la première section, compléter leurs connaissances. Ils en sauront, d'une manière ou de l'autre, infiniment plus qu'aujourd'hui.

qu'on a introduit sans préparation le texte de la *Chanson de Roland* et les *Extraits du moyen âge* dans le programme de *seconde*, ne semble que trop leur donner raison. Autant proposer du haut allemand ou du vieil anglo-saxon à nos élèves de langues vivantes, que d'infliger du roman à ceux qui n'ont jamais traduit (sans même l'accentuer) que le latin de Tite-Live. Mais c'est précisément cette grave lacune que serviraient à combler nos classes de latin élémentaire complétées par des leçons très simples de linguistique. Nous sommes enclin à croire, plutôt que les critiques chagrins qui se contentent de négations, les hommes positifs qui déjà pratiquent depuis longtemps ce qu'on déclare impraticable. « Il n'est pas, me disait naguère un physiologiste apprécié, de vérité scientifique, si haute qu'elle soit, qui ne puisse être, si nous en prenons la peine, mise à la portée des enfants. » Ainsi procède notre confrère M. Pagot, non seulement avec les élèves de ses cours privés, mais dans un cours complémentaire d'une grande école primaire de la ville de Paris, pour enseigner à propos du latin les notions essentielles de la science du langage. Nul doute que nous n'obtenions les mêmes résultats que lui, en simplifiant tout ce qui pourrait sembler trop difficile ou trop abstrait, et que l'accord ne s'établisse, avec l'élégance désirable, entre la science pure et l'art d'enseigner. On peut presque dire que la solution n'est même plus à découvrir. Elle est trouvée[1].

3° *L'explication des phénomènes syntaxiques.*

Ici, nous nous heurtons, non plus aux *Anciens* et aux *Romanistes*, mais aux plus influents des *Modernes* eux-mêmes. Les *Modernes* ont trouvé, il faut le dire, une belle chose, admirablement définie par un de nos grands professeurs, et très bien mise en pratique par beaucoup de ses disciples : ils ont fondé la grammaire sur la psychologie. Ils démontrent que la langue n'est régie ni par la logique, suivant une erreur séculaire, ni même (au point où on l'a cru) par les influences extérieures; elle n'est, à leurs yeux, que le reflet des mouvements de la pensée et du

1. Nous pensons, en écrivant ces lignes, à certaines classes de grammaire auxquelles nous avons eu le privilège d'assister il y a quatre ans. Sûrement, si la réforme (il n'est pas trop tard pour l'améliorer) était dirigée dans le sens où agissent nos sérieux et habiles collègues, on n'en serait pas encore à chercher ce qu'il faut faire.

sentiment. Solide et féconde doctrine qui ne tend à rien moins qu'au rajeunissement complet de notre enseignement grammatical et littéraire! — Seulement, dans leur enthousiasme pour ce principe général, permanent, immuable comme la nature des choses, certains d'entre eux paraissent (les comprendrais-je mal?) un peu détachés peut-être des contingences historiques. Ils croient devoir nous dispenser de rejoindre les origines et de remonter au latin pour comprendre l'évolution des langues qui en sont issues. Les mêmes maîtres auxquels nous devons les derniers progrès de la grammaire historique[1] semblent encourager à dire de la linguistique latino-romane (si l'on prend au pied de la lettre leurs déclarations) ce que les scolastiques disaient du grec : *Latinum est, non legitur!* Nous qui, tout en admirant leur magnifique effort, constatons, « en apprenant chaque jour la grammaire aux enfants », que le présent reste plein du plus lointain passé, nous ne voudrions pas sacrifier l'histoire à la psychologie. Nous pensons que, si les Modernes veulent rompre avec le *Latin*, c'est qu'ils le jugent incapable, sous la forme désuète qu'il conserve dans nos classes, de se corriger des vices d'une tradition surannée. Nous sommes tenté de croire, en revanche, qu'au latin réduit de notre seconde section, au latin semi-populaire, prononcé, accentué, appris comme il doit l'être et dans un autre esprit, orienté dès le premier jour vers l'enseignement du français, ils n'opposeraient pas longtemps la même fin de non-recevoir. En tout cas, nous ne risquons rien à recueillir cette partie, imprudemment dédaignée, et si précieuse à plus d'un titre, de l'héritage national. A nous d'en faire, appuyée sur des connaissances linguistiques et historiques, l'*Introduction* naturelle à l'étude de la langue et de la pensée françaises.

J. Bezard.

1. A l'exception de M. Clédat, qui recommande, au contraire, ce que nous appelons ici le « latin des romanistes ».